

La communauté afro-brésilienne du Golfe du Bénin

Un cas unique de Diaspora africaine dans l'aire culturelle lusophone

Monique VIALLARD

Quand un de mes amis béninois se maria avec Marie, jeune femme agouda (comprenez d'origine brésilienne), un de ses proches essaya de l'en dissuader car "ces femmes-là" sont connues pour leur caractère querelleur et prétentieux. Des années plus tard, alors que j'avais lu le livre de Chatwin *Le vice-roi d'Ajuda*¹, avec Marie, nous visitâmes, à Ouidah, la concession de la famille de Souza, avec sa galerie de portraits familiaux et le tombeau de l'ancêtre Francisco Felix, j'observai avec quelle passion Marie se mit à parler de ses propres aïeux brésiliens avec notre guide. Puis, à Salvador de Bahia, j'ai logé à l'hôtel Pelourinho où se trouve la représentation du pilori esclavagiste, tout près de *Nossa Senhora do Rosário dos Pretos*², église qui fut construite par des esclaves noirs, la nuit, après leur travail; tout près du restaurant de l'école hôtelière où je retrouvai des plats que je connaissais du Bénin; tout près de la *Casa do Benin* inaugurée en 1988, date du centenaire de l'abolition de l'esclavage au Brésil. J'assistai aussi à un *candomblé* en compagnie d'une touriste béninoise qui, dès les premières incantations, très émue, me répétait qu'elle comprenait tout, que c'était sa langue. Il s'agissait du yoruba. C'est ainsi que je pris conscience, sur le terrain, de ces identités particulières qui se sont forgées, au fil des siècles, de part et d'autre de l'océan. Enfin, récemment on me prêta le livre de Simone de Souza, française épouse d'un Béninois, *La famille de Souza, Benin-Togo*³. Simone de Souza, enseignante-chercheuse de l'Université Nationale du Bénin, y consigne le résultat de ses recherches historiques et généalogiques sur la famille de son mari.

C'est ainsi que me vint le désir de revisiter l'histoire de cette

présence portuguo-brésilienne sur la côte du Golfe du Bénin.

Pour cette étude les ouvrages de référence utilisés ont été :

- les publications de l'UNESCO, *Histoire de l'Afrique*, volumes VI et VII⁴ et les *Cahiers des Anneaux de la Mémoire*, numéro trois⁵ ;
- bien sûr, les ouvrages de Pierre Verger⁶ qui font autorité ;
- le livre de Simone de Souza déjà cité ;
- la contribution à une définition de la *lusotropie* à partir du cas des Aguda de Olabiyi Babalola J.Yai⁷, actuel ambassadeur délégué

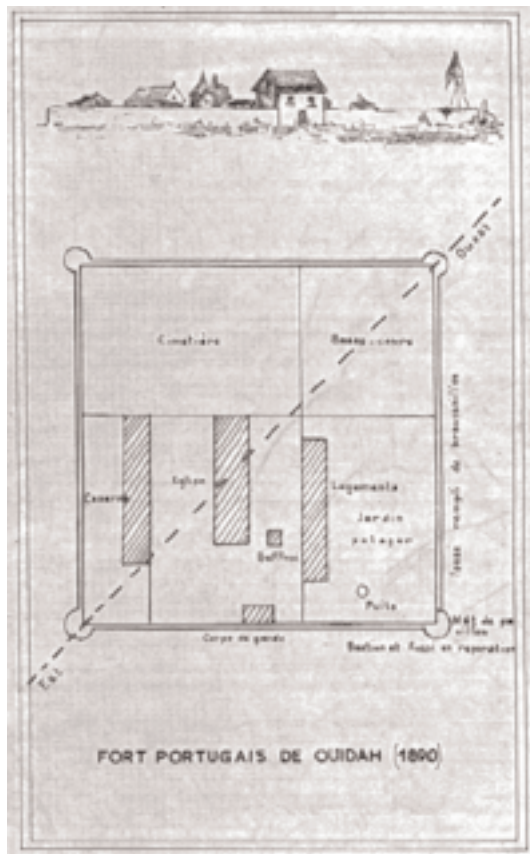
permanent du Bénin à l'Unesco, disciple de Pierre Verger.

- le roman du Brésilien Antonio Olinto, *La maison d'eau*, très bien documenté, également à lire sur le sujet⁸.

présence portugaise sur les côtes de l'Afrique occidentale

Les Portugais furent les premiers explorateurs européens de la côte occidentale d'Afrique. Ils y fondèrent des factoreries et des forts, sans pénétrer dans le continent. Ils s'ajus-





de l'extérieur au Portugal et au Brésil allait contre leurs intérêts, voire contre la survie de leur économie. Aussi, avec la tolérance manifeste des dirigeants, des autorités consulaires et judiciaires, avec une complaisance sociale généralisée au Portugal, au Brésil et en Afrique, protégeant un marché en pleine vitalité, plus, en toile de fond, l'idéologie prégnante du "toleracionismo", la traite illégale continua à alimenter la société esclavagiste des grands planteurs de café et de sucre, jusqu'en 1850, avec l'abolition de la traite illégale, et même au delà.

Pour atteindre les marchés africains, les

Portugais s'étaient installés dans des îles et dans des forts, en quatre points principaux: à Arguin (Sahara occidental, débouché de la traite transsaharienne), aux îles du Cap Vert (marchés sénégalais), à São Jorge de Mina (Côte de l'Or, actuel Ghana) et à São Tomé, île stratégique pour l'accès à toute la baie du Golfe de Guinée. Découverte en 1472, São Tomé devint au XVI^e siècle un important marché de concentration et de redistribution d'esclaves raziés ou achetés sur les côtes et qui repartaient vers la Côte de l'Or où la demande était forte, vers l'Europe du Sud, puis vers le Brésil.

le fort de Saint-Jean Baptiste d'Ouidah

Ce n'est que plus tard, lorsque les Hollandais occupèrent São Jorge da Mina, en 1637 que les Portugais se replièrent à l'Est, sur le littoral qui sera baptisé Côte des Esclaves (Togo, Bénin, Nigeria actuels) où Français, Anglais et Hollandais étaient très présents. Après plusieurs tentatives, le fort *São João de Ajuda* fut finalement construit en 1721. Une vingtaine de directeurs s'y succédèrent jusqu'au début du

XIX^e siècle, passant par de nombreuses tribulations (attaques, démêlés avec les rois locaux, expulsions). A partir de 1806, laissé à l'abandon et sans garnison, il fut maintenu grâce à Francisco Felix de Souza qui fit souche à Ouidah et dont nous reparlerons. En 1861, il fut occupé par deux missionnaires catholiques venus de Lyon. L'un deux, le père Borghero⁹, tint un journal souvent cité par les historiens. Récupéré officiellement en 1877, le fort fut Ambassade du Portugal pendant toute la période coloniale française (1894-1961). Ce petit territoire d'un hectare, à la fois comptoir et fort du Portugal dépendait aussi de São Tomé, dépendance qui prendra fin lorsque l'enclave sera annexée à la nouvelle République du Dahomey, aujourd'hui République du Bénin. Depuis 1967 le fort est devenu un Musée d'Histoire.

la relation commerciale privilégiée entre la côte des esclaves et Bahia au Brésil

Le Brésil fut le plus grand importateur d'esclaves africains. A Bahia ces esclaves provenaient principalement du Dahomey et du Sud-Ouest du Nigeria, parce qu'on y appréciait particulièrement les qualités des Noirs de cette région et aussi à cause d'une qualité de tabac présente à Bahia, très demandée dans cette partie d'Afrique. Des échanges commerciaux directs et réguliers ont fait que des groupes importants de *nations* africaines se sont retrouvés transplantés dans cette région du Brésil, principalement pendant la dernière période de la traite, y compris la période clandestine. Le traité anglo-brésilien avait bien prévu l'abolition de la traite après 1830, avec réexpédition vers leur lieu d'origine des captifs libérés. Quant à l'idée de certains "commerçants" brésiliens de faire venir d'Afrique des "colons noirs libres", elle ne prit pas non plus. Le gouvernement bahianais avait encouragé les regroupements des Africains par *nations*. Ils se souvenaient ainsi de leurs origines et des guerres intertribales qui avaient

donné lieu à leur vente. S'ils s'étaient convertis au catholicisme c'était plus par imposition des maîtres que par conviction. Les créoles, par contre, nés dans le pays étaient élevés dans la religion catholique. Au début du XIX^e siècle un grand nombre de *Haoussa* et de *Malé - yoruba* musulmans -, furent déportés. Parmi eux des lettrés s'efforcèrent de convertir à l'Islam leurs compagnons restés fidèles à leurs orisha (*yoruba*) et *vodou (ewé)*, ou devenus catholiques. En 1835, à la suite de la révolte des *Malé*¹⁰, organisée aussi bien par des esclaves que par des affranchis, de nombreux Africains émancipés compromis furent renvoyés vers les côtes d'Afrique¹¹. Ce fut le début d'un important mouvement de retour vers les ports de cette *Côte des Esclaves*, de milliers d'Africains émancipés de Bahia puis d'autres régions du Brésil. Mais la relation commerciale ne cessa pas pour autant; ce n'est que très progressivement que les cargaisons se diversifièrent en fonction des nouvelles mentalités et des nouveaux besoins.

le retour

Ces émancipés de retour trouvèrent sur place un groupe important de commerçants liés à la traite et intégrés dans la vie du pays (environ 200 familles). Les deux plus célèbres souvent cités par les voyageurs, furent Francisco Felix de Souza et Domingos José Martins. Le Journal Officiel des Etablissements français du Golfe du Bénin témoigne de l'importance de ces *Brésiliens*. Pierre Verger¹² cite le numéro de décembre 1892 où il est notifié que "la mention *Monsieur* était à mettre devant les noms des Français, le *Sieur* devant celui des *Brésiliens* et le *nommé* devant celui des indigènes ; donnant ainsi un statut particulier aux *Brésiliens* qui n'étaient pas considérés complètement comme des blancs par l'administration ni comme des indigènes non plus". Les Anglais, de leur côté, apprécient les qualités des Africains du Brésil, et essaient de favoriser leur immigration à Lagos, "car par

Le trafic d'esclaves entre Bahia et Mina ne se faisait pas selon le système classique des voyages triangulaires : Brésil - Portugal - Afrique, mais sous forme d'un commerce direct Brésil-Afrique, selon le principe : échanges tabac contre esclaves.

Le tabac de première et de deuxième qualité, constitué par les plus hautes et les plus grosses feuilles de la plante, s'expédiait exclusivement du Brésil vers le Portugal. Comme monnaie d'échange vers l'Afrique, il fallait se contenter des feuilles les plus basses, petites ou déchiquetées, que l'on enrobait de mélasse après les avoir rassemblées en rouleaux ficelés (rolos). Contrairement à ce que l'on attendait, ce troisième choix fut hautement apprécié des chefs africains vendeurs d'esclaves à cause de sa saveur sucrée ; il devint un facteur de succès, un moyen indispensable pour pratiquer la traite. Un décret du roi du Portugal, en 1644, réglementa ce commerce du tabac.

Extrait de Simone de Souza, ouv. cité, p. 14

leurs habitudes travailleuses et leurs manières semi-civilisées, ils forment un bon contrepois à la lie de l'ancienne population de la traite des esclaves de cette place, car ils restent séparés par leurs vieilles haines et animosités" (Propos du Consul du 18 juin 1854, cité par P. Verger). Ils feront en sorte de les protéger des exactions dont ils étaient victimes sur les bateaux ou à l'arrivée.

Parallèlement, différents mouvements défendant le retour des Africains avaient vu le jour aux Etats-Unis. C'est ainsi que le Libéria devint en 1830 le foyer d'une colonie d'Africains rapatriés. Cette installation des Noirs affranchis des Etats-Unis s'était faite "sous l'influence idéologique d'une mythique Afrique inventée outre-mer par réaction identitaire contre une Amérique blanche"¹³. Un autre groupe important fut installé par les Britanniques en Sierra Leone. Il

s'agissait surtout de *yoruba* qui n'avaient pas connu l'esclavage outre-mer et avaient été libérés par la *Royal Navy* après saisie de bateaux négriers. Quand aux *Brésiliens*, ils avaient conservé au Brésil une identité africaine -en la transformant-, et une mémoire historique qui les aida à résister puis à se ré-enraciner. Ils revinrent de leur propre gré, à leurs frais, ou déportés parce que gênants, vers leurs aires culturelles d'origine dont ils parlaient encore les langues. Autre particularité par rapport aux autres cultures lusitaniennes d'Afrique : la région d'accueil n'a jamais été une colonie portugaise, ni une colonie de peuplement portugaise ou brésilienne. Ils ne devaient rien à leurs anciens maîtres (Portugais ou Brésiliens) ni aux nouveaux, après le découpage de la région entre Français, Anglais, Allemands (Conférence de Berlin, 1884-1885). A l'époque, ils constituaient déjà





des bourgeois locales, enrichies et éduquées. S'ils connaissaient mieux que les *Saros* (contraction de Sierra Leone) le monde occidental chrétien c'était par l'intermédiaire d'une culture venue d'Europe mais qui n'était celle d'aucun des nouveaux maîtres¹⁴.

constitution d'une communauté afro-américaine au cours du XIX^e siècle

Il faut revenir sur l'incroyable diversité de cette nouvelle société. Les retours des *Brésiliens* se sont effectués tout au long du XIX^e siècle. Ils pouvaient être libres depuis longtemps ou récemment affranchis; avoir choisi de partir ou avoir été expulsés; être restés dans leur religion d'origine, plus ou moins adaptée ou s'être convertis au catholicisme ou à l'islam avec plus ou moins de conviction et depuis plus ou moins longtemps. De plus, il y avait là ces commerçants blancs, noirs, ou mulâtres, portugais, brésiliens, français, hollandais -et les autochtones- enrichis grâce à la traite dont eux avaient été les victimes. Plus tard les anciens esclaves cubains se joignirent à eux. Puis les *Saros*, originaires de la même zone mais différents des *Brésiliens* : ils n'avaient pas connu le travail des

plantations, s'étaient convertis au protestantisme et parlaient un créole basé sur l'anglais. Ceci les distinguait des gens du pays de la même façon que les *Brésiliens* qui parlaient le portugais et les Cubains, l'espagnol. Progressivement les *Saros* allèrent plutôt à Lagos ou Badagry, protégés par la présence des missionnaires protestants et des Anglais à qui ils devaient leur libération.

Dans cette communauté composite, le groupe le plus important était de loin celui des anciens esclaves brésiliens affranchis¹⁵. Il est surprenant de voir que, alors même que de nombreux anciens esclaves étaient de retour, d'autres continuaient à être embarqués. Duncan, passant à

Ouidah en 1845, fut témoin de l'embarquement d'une chaîne d'esclaves et raconte¹⁶ : "j'ai été surpris de voir avec quel entrain ils allaient, comme s'ils se rendaient à la foire. Les gens de retour ou esclaves libérés étaient tous témoins de la procession qui semblait leur donner grande satisfaction ; car ils déclaraient qu'ils avaient passé leurs jours les plus heureux à Bahia". Il en conclut qu'il s'agissait peut-être de mutins renvoyés. S. de Souza¹⁷, dans son étude de la ville d'Agoué, raconte comment Joaquim d'Almeida fut le premier ancien esclave brésilien à s'y établir, avec quelques compagnons, après 1835. Ils y installèrent une base commerciale essentiellement consacrée à l'envoi d'esclaves à Bahia. La prospérité d'Agoué attira d'autres affranchis, qui tirèrent profit, à leur tour, de l'achat et de l'expédition de leurs compatriotes vers l'Amérique. Il faut bien sûr ne pas oublier le contexte de l'époque. Ce qui nous semble odieux aujourd'hui était un procédé naturel de 1670 à 1870. Le "Code noir" français de 1685 avait considéré l'esclave noir non comme une personne mais comme un meuble, et, dans les mœurs africaines, le principe de servitude était admis et perdurait.

Ce même Joaquim d'Almeida avait rapporté de Bahia les objets

nécessaires au culte catholique et fit construire une chapelle dédiée au *Senhor Bom Jesus da Redenção*, nom d'une confrérie noire de Bahia. Il fit venir de Ouidah des aumôniers noirs d'origine angolaise pour les baptêmes. Cette chapelle et le nombre de baptêmes réalisés causèrent l'admiration du père Borghero¹⁸. Toutefois son enthousiasme s'émoussa : "Nous fûmes cependant très peinés de voir que ces Portugais noirs et blancs qui se disent chrétiens vivent exactement comme des païens. Les Blancs du Portugal ainsi que les autres Européens sont polygames; leurs descendants devenus presque noirs ont pour religion un amalgame monstrueux de paganisme, de pratiques chrétiennes et de superstitions fétichistes". Il est vrai que la raison des conversions reposait sur les avantages sociaux qui en découlaient. "Cette influence du christianisme a été si puissante, dit le père Borghero, que, même dans la langue des naturels, les noms de Blanc, de Chrétien sont synonymes de Seigneur et de Libre; tandis que Noir et païen équivaut à serviteur, esclave. Au Dahomey, surtout, on appelle Blanc tous les chrétiens, fussent-ils d'ailleurs noirs comme de l'ébène". Le gouverneur du fort São João Baptista de Ajuda en 1887 parle des *passagers*, nom donné aux Africains qui l'ont été deux fois, une première fois dans les navires qui les ont amenés au Brésil *recevoir une éducation* et l'autre quand ils sont revenus à la patrie qui les avait vendus; ceux-ci sont considérés comme des blancs d'une espèce nouvelle ou la couleur n'intervient pas pour la classification.

Francisco Felix de Souza et ses descendants

Portugais venu du Brésil - descendant peut-être de Thomé de Souza arrivé à Bahia en 1549- il débarqua en 1800 à Badagry où une colonie portugaise s'était enrichie par la traite. On le retrouve trois ans plus tard teneur de livre du garde-magasin et greffier du fort d'Ouidah. En 1806 la direction du

fort n'étant plus assurée, il en devint le seul responsable, jusqu'à sa mort en 1849 et parallèlement, devint le plus important négrier de toute l'Afrique et le plus recherché pour toutes les transactions de la région, telle était sa réputation d'intégrité en affaire ! S. de Souza fait état de l'accueil amical que lui fit le directeur du fort français, appelé Nicolas d'Oliveira par les Portugais, qui l'introduisit auprès du roi d'Abomey, Adandozan, véritable tyran sanguinaire. Mais à la suite d'une réclamation, celui-ci le retint prisonnier et plusieurs fois par semaine le faisait tremper dans une jarre à indigo pour teindre sa peau en bleue. Nicolas d'Oliveira et des princes mécontents - leur mère avait été vendue comme esclave par le roi - réussirent à le faire évader au bout de huit mois, contre une promesse d'aide pour renverser Adandozan. En remerciement, don Francisco reçut en 1818 du nouveau roi Ghézo le titre de premier conseiller et de Vice-roi de Ouidah avec le nom de *Chacha I^{er}*, origine d'une véritable dynastie. Ils s'assuraient ainsi réciproquement le monopole de la traite. Au Dahomey, la traite n'était pas affaire personnelle entre dirigeants, caravaniers, courtiers et facteurs, mais l'un des supports du pouvoir politique qui en déléguaient la gestion à ses grands tributaires. *Chacha I^{er}* réussit si bien dans cette charge de conseiller et d'administrateur du trafic qu'il devint un personnage charismatique, puissant, respecté et richissime. De nombreux témoignages de diplomates, ou de capitaines anglais ou français décrivent l'homme, son train de vie, sa maison où séjournaient les capitaines de navires négriers en attente de cargaison et les barracons où sont "stockés" des centaines de prisonniers. Le prince de Joinville raconte¹⁹ : "J'allais voir à mon tour un curieux personnage, plus roi à Wydah que le roi du Dahomey lui-même qui ne peut se passer de lui, car c'est le fournisseur des fusils, de la poudre, pour aller à la guerre, de l'eau de vie pour griser les amazones. Il est universellement connu sous le nom de *Chacha*, domicilié à Wydah

depuis 43 ans et vétéran négrier à qui les Anglais ont pris trente-quatre navires, dont deux encore récemment. Petit vieillard à l'œil très vif et à la figure expressive, il a, dit-on, deux mille esclaves dans ses barracons et il est le père de quatre-vingts enfants mâles ; on n'a pas compté les filles. Tous ses fils sont élevés convenablement, je les vois se promener vêtus de blanc et coiffés de chapeaux de panama. Ce sont en général de fort beaux mulâtres". On sent la fascination qu'exerçait le personnage, par sa richesse mais aussi par son mode de vie.

Simone de Souza a, quant à elle, fait un travail remarquable en apportant les témoignages des descendants, recueillis pour la



Simone de Souza

plupart en 1991-92. La tradition orale, parfois trop élogieuse, parfois trop malveillante, s'avère néanmoins très précieuse. S. de Souza peut ainsi retracer la vie de l'interprète de *Chacha I^{er}*, du chef de son armée d'amazones, de son gardien des esclaves qui les faisait travailler en attendant l'embarquement et en détournait quelques uns à son profit. Elle montre le vice-roi surveillant du haut de la tourelle de sa maison les mouvements des voiliers en rade à Ouidah. Elle décrit le déroulement des fêtes d'anniversaire et les funérailles, la vaisselle somptueuse, les plats cuisinés, l'organisation du quartier Brésil, l'école du fort. Elle cite les litanies élogieuses à l'adresse de *Chacha I^{er}* et de

ses successeurs. S. de Souza précise que le nombre de 29 garçons et de 34 filles qu'elle a pu recenser, reste très loin du compte. Parmi les fils, Julião aura 45 enfants, Isidoro, 25, etc. Ce qui fait dire à S. de Souza qu'aujourd'hui chez 80 % des habitants du Sud-Bénin-Togo quelques brins d'ADN de *Chacha I^{er}* doivent se trouver répliqués.

Simone de Souza présente quelques uns des descendants qui se sont illustrés d'une façon ou d'une autre. Ainsi le malheureux Julião Felix de Souza, *Chacha IV*, désigné par le roi *Glélé*, périt avec tous ses fils pour avoir voulu faire de Ouidah un protectorat portugais. José Francisco de Santos dit *Zé alfaiate*, le tailleur, fut appelé à Ouidah par son cousin *Chacha I^{er}* pour devenir le premier tailleur de vêtements de type occidental. Ce qui ne l'empêcha pas de devenir exportateur d'esclaves, puis, les temps changeant, d'huile de palme et de noix de cola. Des lettres conservées par son petit-fils permettent de connaître le nom de ses correspondants à Bahia, Rio et Marseille. Un autre devint forgeron spécialisé dans les fers pour marquer les esclaves. Hélène Bertrand, arrière-petite-fille de *Chacha I^{er}*, séjourna à Paris pour y apprendre le métier de pâtissière-charcutière qu'elle exerça d'abord en Côte d'Ivoire, puis de retour à Cotonou, devint célèbre pour son fameux cake à la confiture. C'est au Togo qu'Augustino de Souza créa le CUT (Comité de l'Unité Togolaise), et il y est considéré comme le père de l'Indépendance togolaise; Sylvano Olympio²⁰ devint le premier Président du Togo indépendant. Plus près de nous, en 1990, Monseigneur Isidore de Souza fut élu à l'unanimité coordinateur des débats lors de la Conférence Nationale de Cotonou, à l'origine du nouveau démocratique du pays.

les "Agouda" d'hier à aujourd'hui

D'après Simone de Souza, l'*agouda*, nom du créole portugais qu'ils parlaient entre eux devint le pseudonyme par lequel les autochtones

Plats béninois d'origine brésilienne

Féchouada

Ingrédients pour 6 personnes :
1 kg de haricots rouges secs mis à tremper quelques heures
1 kg de viande : poulet, mouton ou bœuf
Tomate fraîche, concentré de tomate
Oignon, ail, sel et poivre, laurier

Koussidou

Ingrédients pour 20 personnes :
Viandes : 1 Kg de bœuf avec ou sans os 1 kg de mouton, 1 kg de porc, 1 poulet et 1 canard

Sarabouya

Ingrédients pour 12 personnes :
2 kg de viande de bœuf avec le cœur et les poumons
1 litre de sang de bœuf, écrasé à la main s'il est caillé
Tomate, oignon, condiments

dahoméens désignèrent ces immigrants, appellation qui, en raison de leur attitude hautaine, devint synonyme de *vaniteux*.

Il est vrai que les voyageurs, fonctionnaires ou missionnaires parlent tous de la supériorité des *Brésiliens*. Par exemple Duncan, cité par P. Verger²¹, écrivait que « la partie portugaise de Ouidah, où se sont établis les Brésiliens émancipés dépasse dans toute l'acceptation du terme, et la partie anglaise et la partie française. Ceci peut-être attribué à la supériorité de leurs connaissances en agriculture et en économie domestique et confort. Ils ont un grand nombre de petites fermes en très bon état de culture; ils sont beaucoup plus propres en leurs vêtements et leur personne que ceux qui n'ont jamais quitté leur patrie comme esclaves. Ils vivent aussi avec confort et ont des maisons bien construites et bien meublées, alors que les derniers croupissent dans l'ignorance et la pauvreté et vivent dans des cases en ruine et sales... Ceci semble prouver que l'esclavage n'est pas sans ses bons et ses mauvais effets ».

Alors qu'au Brésil ils avaient à cœur de maintenir leur particularisme africain, à leur retour, ils gardèrent les coutumes acquises au Brésil. Ils se sentent et se montrent différents dans leur façon de s'habiller, de parler, de manger, de se distraire, de prier. Ils construisent

des églises, des maisons à étage de style brésilien. Lagos, Porto-novo, Ouidah, ont leur quartier Brésil. P. Verger met en regard des photos brésiliennes et africaines qui mettent en évidence cette continuité²².

Dans les *quelques us et coutumes* décrits par S. de Souza on voit d'une part l'adaptation aux coutumes régentant la vie sociale africaine et d'autre part quelques traits de la culture brésilienne qui perdurent. En particulier la fête du *Senhor de Bonfim* est toujours célébrée; elle avait été introduite à Bahia par un capitaine Portugais qui avait ramené de Setúbal l'image du Seigneur crucifié qui se trouve toujours au-dessus du maître autel de l'église actuelle. De même le spectacle du *Buriyan* (danse masquée du « petit âne »), dérivé de la danse du *Bumba meu boi* (Patatras, mon bœuf) du Nord-Est brésilien. Ce spectacle, devenu un élément d'identité culturelle des *Aguda* est intégré dans le folklore national. Plusieurs groupes existent chez les de Souza, les Almeida, les Lawson, les Diogo... Le bœuf qui titube, l'âne avec son cavalier, l'autruche - *a ema* -, Mami Wata, le personnage principal, avec son mari, défilent en dansant et en chantant pour accompagner la marche - *a macha* -.

Simone de Souza cite des chansons d'accompagnement en *Yoruba* ainsi que la chanson en portugais de la fête du *Senhor de Bonfim* à Bahia. Mais, dit-elle, faute de moyens, ces fêtes ne sont plus aussi fastueuses qu'au « bon vieux temps ».

Après l'abolition de la royauté et la réorganisation du Dahomey colonial, c'est la famille de Souza qui se substitua aux rois pour élire ses nouveaux *Chacha* ou régents dans des assemblées familiales, nationales ou supranationales. Chaque année des fêtes sont organisées par telle ou telle lignée à date fixe. Les Julião, par exemple, organisent la fête du *Bonfim* chaque dernier dimanche de janvier et le 4 octobre, c'est la fête de tous les de Souza pour l'anniversaire de la naissance du fondateur.

Avec le temps, malgré les disparités, à la fin du XIX^e siècle une

communauté liée par le statut social avantageux, conféré à ses membres par leur appartenance à la religion catholique - la même que celle des nouveaux maîtres -, existe. Ce statut particulier dans la société coloniale, de classe intermédiaire, ils le revendiquent et le protègent en restant entre eux, unis par des manières et des intérêts communs. On pourrait dire qu'ils ont recréé ici une *nation* d'un autre type ressemblant aux *nations* autour desquelles ils s'étaient regroupés à Bahia, ce qui leur avait permis de lutter et de se forger une nouvelle identité qui leur était propre. J. Yai²³ résume ainsi les mécanismes complexes qui y ont participé « avec une combinaison du patriarcat luso-brésilien et de la famille étendue africaine : La communauté était, et demeure en partie, à la fois close par des pratiques endogamiques, et ouverte par l'assimilation d'éléments autochtones africains, soit par proximité, soit sur la base d'une méritocratie bien entendue. Tel fils de cuisinier d'une famille brésilienne, devenu médecin après de brillantes études, en partie financées par le patriarche de la famille, pouvait se trouver « ennobli », pour ainsi dire, par mariage à l'intérieur de la communauté. Il existait une cohésion de la communauté qui avait néanmoins un système interne tacite de « who's who ». On pouvait ainsi distinguer, à l'intérieur d'une même famille ou d'un même clan, des *Aguda* « rouges » et des *Aguda* « noirs » selon la proximité ou la distance par rapport au mulato, érigé en modèle tacite ». La recherche de J. Yai sur les *Aguda*, dans le cadre du luso-tropicalisme, est une aide précieuse pour comprendre l'évolution et l'identité de cette société. Ils seraient 350 000 répartis dans les villes du littoral, le plus grand nombre à Lagos, d'après une évaluation réalisée dans les années 1970-80²⁴.

Certes, ils ne parlent plus portugais. On utilise encore ici ou là des mots d'origine portugaise, et les patronymes portugais sont nombreux, mais aucune étude linguistique suffisamment sérieuse n'a été faite à ce jour. Par contre, ils ont pratiqué et

encouragé vivement la pratique de langues africaines, en particulier le *yoruba*, le *fon* et le *mina*. A Bahia, ils parlaient plusieurs langues; de retour il en fut de même. Ils furent souvent recrutés comme interprètes professionnels par les colons. Sylvanus Olympo, premier Président du Togo, et Luis Ignacio Pinto, premier Africain nommé à la Cour internationale de la Haye, étaient d'incroyables polyglottes.

Être chrétien a signifié successivement être libre, "civilisé", colon, "cadre"; aussi les Aguda on pu influencer sur la conversion au catholicisme du reste de la population. Il n'empêche que si la pratique des religions traditionnelles était bannie, d'aucuns les suivaient, plus ou moins en cachette, et de plus en plus au grand jour, semble-t-il. On se souvient de la surprise du père Borghero. Quant aux musulmans dont nous avons peu parlé, de retour, ils se trouvaient plus proches des autres *Brésiliens* que de leurs coreligionnaires restés au pays et les nouveaux convertis l'avaient été dans le cadre des révoltes. Leur Islam, séculier et pragmatique, fraternisait autant avec les animistes qu'avec les catholiques. Comme ces derniers, ils tirèrent profit pour leurs enfants de l'enseignement colonial, à la différence des musulmans du Nord. Sur place un nouveau syncrétisme entre les deux religions révélées, d'une part, et les religions africaines d'autre part, s'est développé, avec un bel esprit de tolérance et de compréhension²⁵.

La rencontre de plusieurs civilisations a produit cette communauté "*lusotropicale*", à la fois conservatrice et ouverte, et c'est un cas unique de la diaspora africaine dans l'aire lusophone. Aujourd'hui, elle est plutôt ressentie comme passiste. Elle a perdu de sa cohésion car d'autres élites coloniales ou néocoloniales issues d'autres ethnies ont surgi. Elle ne détient plus son monopole de classe éclairée. Ses membres se replient "sur certaines valeurs-refuge, - clan ou famille, éducation, perfectionnisme, étiquette -" et entretiennent une superbe digne d'un *fidalgo tropical*. Ce qui ne les empêche pas, indivi-

duellement, grâce à l'éducation reçue, d'être tournés vers l'avenir. J. Yai en veut pour preuve leur participation aux débats autour de la réparation due aux descendants d'esclaves et aux initiatives de l'UNESCO à propos de la diaspora africaine.

Si vous allez à Ouidah, devenu lieu de mémoire, vous pourrez suivre sur 3,5 km, la *Route des esclaves*, vous passerez sur la *Place maudite*, à l'emplacement des barracons, et arriverez sur la plage à la *Porte du non retour...* ●

- ¹ Bruce CHATWIN. *Le vice-roi d'Ajuda*, Grasset, 1980. (*Ouidah* en Français, *Ajuda* en Portugais, *Wydab* en anglais). Après enquête au Bénin et au Brésil, B. Chatwin raconte en la romançant la vie du négrier Francisco Felix de Souza. Cf. aussi *Expresso*, 23 octobre 2004, Guilherme d'Oliveira Martins, "Viagem. No rasto do vice-rei de Ajuda".
- ² Nossa Senhora do Rosario créée à Lisbonne vers 1460 fut la première confrérie rassemblant des noirs affranchis.
- ³ Simone DE SOUZA. *La famille de SOUZA, Benin-Togo*, Les Editions du Bénin-Cotonou, 1992.
- ⁴ *Histoire Générale de l'Afrique*, Serge DAGET, "L'abolition de la traite des esclaves" in volume VI, "L'Afrique au XIX^e siècle jusque vers les années 1880", UNESCO, 1996 et R. D. RALSTON et F. A. ALBURQUERQUE MOURÃO, "L'Afrique et le Nouveau Monde" in volume VII, "L'Afrique sous domination coloniale, 1860-1935", UNESCO-NEA, 1987.
- ⁵ *Cahiers des Anneaux de la Mémoire*, n° 3, "La traite et l'esclavage dans le monde lusophone", UNESCO, Nantes, 2001 : B. BALLONG WEN-MEWUDA, "Africains et Portugais: tous des négriers aux XV et XVI^e siècles dans le Golfe de Guinée"; Roger BOTTE, "Le Portugal, les marchés africains et les rapports Nord-Sud (1148-ca-1550)"; João Pedro MARQUES, "Le Portugal et la traite illégale, une affaire de complaisance"; Oruno D. LARA. "La traite luso-brésilienne après l'abolition anglaise de 1807". Maria Inês CORTES DE OLIVEIRA. "La grande tente Nagô: rapprochements ethniques chez les Africains de Bahia au XIX^e siècle".
- ⁶ Pierre VERGER. *Le Fort de Saint-Jean Baptiste d'Ajuda (1721-1961)*, Mémoire de l'IRAD, n° 1, 1966. - "Retour des 'Brésiliens' au Golfe du Bénin au XIX^e siècle" in Etudes Dahoméennes, nouvelle série, octobre 1966, n° 8, IRAD. - *Flux et reflux de la traite des nègres entre le Golfe du Bénin et Bahia de todos os Santos du XVII au XIXe siècle*, Mouton, 1968.



Inscription à la mémoire de Joaquim d'Almeida à Agoua, Dahomey.

- ⁷ Olabiya Babalola J. YAI, "Les Aguda (Afro-Brésiliens) du Golfe du Bénin. Identités, apports, idéologie: essai de réinterprétation", in *Lusotopie*, 1997, Karthala.
- ⁸ Antonio OLINTO. *La maison d'eau*, 1968, préface de Pierre Verger. Ce roman brésilien, véritable saga familiale retrace le départ en 1868 de Catarina, esclave dans le Piauí pour Bahia où elle s'embarque pour Lagos avec sa fille et trois petits-enfants. On suit pas à pas sa re-africanisation, sa réussite commerciale et celle de ses descendants, jusqu'en 1968.
- ⁹ À signaler une édition récente du journal du père Borghero : *Journal de Francisco Borghero, Premier missionnaire du Dabomey*, 1861-65. La relation de 1863, éd. Renzo Mandivola, Karthala, 1997.
- ¹⁰ *Benin-Bahia*, Boletim/jornal, Salvador, Maio de 1988, Ano I, n°1.
- ¹¹ Antonio Pitanga, comédien et réalisateur brésilien prépare un nouveau film sur la révolte des *Malé* "Esclaves de la liberté" (interview du 19 mars 2005, à l'occasion du festival de cinéma brésilien Glauber Rocha, organisé à Bobigny).
- ¹² Voir Pierre Verger, "Retours..."
- ¹³ Voir note 7.
- ¹⁴ *Ibid.*
- ¹⁵ *Ibidem.*
- ¹⁶ Voir Pierre Verger, "Retours..."
- ¹⁷ Voir note 3
- ¹⁸ Voir Pierre Verger, "Retours..."
- ¹⁹ *Ibid.*
- ²⁰ *Cahiers d'études africaines*, n° 162, Ed. EHESS, "Afro-Brazilians in Togo: the case of Olympio Family, 1882-1945". Le fondateur de la famille Olympio du Togo, Francisco Olympio Silva était né à Bahia en 1835.
- ²¹ Voir Pierre Verger, "Retours..."
- ²² Voir Pierre Verger, "Flux...". Dans le cadre de l'année Brésil en France, du 22 au 24 juin 2005, à Nantes: Exposition: Le voyage en Afrique de Pierre Verger et Roger Bastide, photographies, carnets de terrain et correspondances inédites. Publication: co-édition avec la Fondation Pierre Verger chez Lamartinière-EHESS. Faut-il rappeler que P. Verger est considéré comme le véritable messenger entre deux peuples, deux continents qui n'étaient pas ceux de son origine.
- ²³ Voir note 7.
- ²⁴ *Ibid.*
- ²⁵ *Ibidem.*